Un aspect de la crise arabo musulmane du 10^e siècle : crise financière, crise économique ou crise de société ?

par
Naïma BENABDELAALI

Dans l'empire arabo-musulman à l'époque dite classique les recettes de l'Etat provenaient essentiellement de l'impôt foncier. La Djézia avait diminué considérablement avec l'extension de l'Islam. Les impôts sur le commerce n'étaient pas encore très importants en valeur relative du moins.

La civilisation musulmane à l'époque de son apogée, avait comme pilier fondamental le surplus agricole (1). C'est une civilisation qui s'est appuyée sur les paysans et s'est faite sans eux dans la mesure où ces producteurs n'ont pas récolté les fruits de l'expansion économique. Comment était dépensé ce surplus ? On peut distinguer deux manières d'affecter cette fortune, correspondant en gros à deux périodes de cette époque «classique».

(1) Voir ce qu'en pense S. Amin, pour qui la civilisation arabe reposait sur le surplus commercial, c'est-à-dire sur l'exploitation des agriculteurs des autres civilisations pour lesquelles les Arabes servaient d'intermédiaires commerciaux (voir «développement inégal» et la «nation arabe».

On sait que le commerce musulman, avec les autres nations était un commerce importateur. La balance commerciale était en faveur des autres pays et si les commerçants faisaient fortune c'est en vendant à leur propre aristocratie les produits de luxe importés, laquelle aristocratie payait grâce aux recettes fiscales du kharadj c'est-à-dire grâce au surplus agricole, fruit de l'exploitation de sa propre paysannerie. C'est peut-être cela qui empêcha les marchands de constituer une classe dominante :

le surplus dominant ne provenait pas à cette époque du commerce mais de l'exploitation des paysans. La propriété du moyen de production le plus important c'est-à-dire la terre, était aux mains de cette aristocratie par le truchement du concept de «communauté musulmane» qu'un état dont les rênes étaient tenus par cette même aristocratie était censé représenter. Il en fut de même en Europe : tant que le surplus dominant provenait de l'exploitation des serfs, les marchands n'avaient aucun pouvoir politique. Ce n'est qu'à partir du moment où le commerce prit un grand essor que la classe marchande devint plus combative et envahit les autres secteurs de l'économie, notamment les secteurs industriels (travail à domicile, manufacture....)

D'abord, un comportement dépensier de la part de cette aristocratie, correspondant à la vie de luxe qui caractérisait la vie palatine : achats d'esclaves pour les harems, d'eunuques coûtant des prix pouvant atteindre des dizaines de milliers de dirhams, achat de produits précieux tels que tapis tissés en or avec des animaux en or et en émeraudes, dons de dizaines de milliers de dinars accordés aux privilégiés de la cour, aux poètes... ; constructions de palais rivalisant de beauté, pleins de produits rares et précieux...

Les princes vivaient dans une ambiance des «Mille et une nuits». Les récits fabuleux de Sindibad Al Bahri nous donnent un avant-goût de cette existence aristocratique à la fois fastueuse et incertaine où la fortune peut arriver aussi vite qu'elle peut repartir, où chaque membre de cette «élite» dépend des caprices démesurés de celui qui lui est supérieur.

Les gens de la cour disposaient de pouvoir aussi importants qu'arbitraires sur le peuple qui, lui, vivait dans la misère.

Ils pouvaient se distraire à distribuer des dizaines de milliers de dinars à quelques individus chanceux, comme ils pouvaient confisquer les biens de tout particulier arbitrairement. D'après Ibn Athir, le calife El Mamoun distribua en un jour 1,5 million de dirhams à trois personnes (2), il avait l'habitude de distribuer régulièrement 6.000 Dirhams par jour. Son exemple n'est pas unique, au contraire, cette pratique semble être un phénomène courant dans cette société ; nous en étudierons plus loin les conséquences économiques.

A côté de cette politique dépensière, commençait à prendre forme petit à petit une autre méthode d'utilisation de ces fortunes princières : la thésaurisation du maximum d'or, d'argent et de pierres précieuses (3). C'était la spécialité les femmes de la cour, des mères des califes, des esclaves, de certains fonctionnaires civils et militaires, ceci par peur du changement de l'attitude du calife à leur égard (4). Ce phénomène de thésaurisation prendra beaucoup plus d'ampleur à la veille, et pendant la crise, avec l'arrivée et la domination des militaires turcs.

Nous ne pouvons pas comprendre les mécanismes économiques de cette époque, ainsi que l'acheminement presque «fatal» vers la décadence sociale et la régression économique, si nous ne tenons pas compte de l'importance et de l'affectation de ce surplus accaparé par l'aristocratie de la cour qui drainait toutes les richesses du royaume et ne laissait aux peu-

(2) Ibn Athir T6 P. 167.

(3) Les stoks de pierres précieuses sont assimilables à de la thésaurisation de numéraire, les pierres précieuses étant importées d'Inde surtout, en contre-partie de pièces d'or.

(4) La mère de Mo'taz thésaurisa dans ses caves 2 millions de dinars en or et des pierres précieuses en grande quantité de valeur inestimable (Tabari T3 P.1719 - 1720). Le revenu annuel de la mère de H. Rachid était de 160 Millions de Dirhams. Le trésor de la mère de Moqtadir fut évalué à 130.000 Dinars et 300.000 Dh (Miskawaïh T1 P.244).

ples que le minimum vital : grande misère d'un côté, accumulation de fortunes infinies de l'autre.

Cette répartition du revenu social influença la circulation de biens réels et monétaires. La monnaie ne circulait pratiquement pas à la campagne puisque tout le surplus était ramené vers la ville. Quand l'impôt n'est pas payé en nature (Muqasama), le percepteur se chargeait de la vente (5).

La monnaie se concentre donc dans la ville. Quand on pense à l'importance extraordinaire de la masse de monnaies frappées au sein de l'empire, on peut se faire une idée de la concentration du numéraire et des revenus dans les villes et entre les mains d'une certaine catégorie sociale. On a d'un côté des flux incessants de liquidités circulant à grands flots et de l'autre une pénurie pratiquement totale (6). C'est dire la solidité des barrières matérielles et immatérielles séparant les deux mondes sur les plans social et territorial (campagne ville) (la majorité du peuple aristocratie).

Une monétisation des campagnes aurait pu, peut-être, ébranler les structures figées du monde rural et entraîner une révolution des campagnes comme en Europe (7). Mais les structures économiques et sociales empêchaient justement cette monétisation.

Les paysans étaient appelés «Ahl Al Kharadj» (les gens du kharadj). Leur existence sociale se réduisait au paiement de l'impôt foncier, ce sont les producteurs de surplus, les exploités du système.

En ville c'était les commerçants qui triomphaient. Ces derniers ont vite fait de comprendre que les transactions les plus fructueuses étaient celles qu'ils faisaient avec la cour soit directement par la vente de pierres précieuses, de soieries, d'épices venues d'Orient, soit indirectement en fournissant à l'industrie les matières premières pour la production de bien de luxe.

Toute l'activité économique tournait autour de la cour qu'Ibn Khaldoun appelle «le Souk le plus important» ; «la source des recettes et des dépenses, si ce souk stagne et est gagné par le marasme, les autres souks

- (5) Voir Cohen «les peuples musulmans...» p.413 «La vente dans ces conditions n'est pas alors une opération commerciale normale; pratiquement elle est faite par les agents du fisc aux marchands qui ont partie liée avec eux.
- (6) La chronique mentionne des récits sur des paysans n'ayant jamais palpé des pièces de monnaie métallique. Maqrizi relate l'histoire de cet homme du peuple qui mourut de surprise lorsque Ahmed Ben Touloun lui donna des dinars.
- (7) Voir C E R M, «le féodalisme» et M. Dobb et P.Sweezy «Du féodalisme au capitalisme : problème de la transition». importance dans la dislocation du système féodal du changement du mode de paiement de la rente : corvée, rente en nature, rente en argent. seulement il faut préciser que la paiement de la rente en espèce supposait déjà des changements économiques et sociaux importants, ne serait-ce que l'existence de disponibilités monétaires et leur circulation (voir M. Lombard op.cit. sur la concomitance entre progrès de la féodalisation et diminution de l'importance de la circulation monétaire).

suivent» (8). Ceci est très important pour comprendre la question de la regression et du blocage.

En effet, l'écrasante majorité de la demande provient des hommes d'Etat qui possèdent un pouvoir d'achat fabuleux. L'inégalité dans la répartition des revenus influence d'une façon déterminante les procédés, la qualité, la nature et la quantité de la production.

L'agriculture fournit les biens alimentaires entrant dans le cadre du minimum vital. Dans certaines régions surtout dans les grandes exploitations, on a même remplacé les cultures vivrières par les cultures industrielles (9) parce que plus rentables, c'est-à-dire parce que s'adressant à une élite à haut pouvoir d'achat.

La production industrielle est loin d'être une production de masse. Elle est axée vers l'aristocratie et non vers le peuple. Les commerçants non plus ne travaillent pas pour le peuple : importation de produits de luxe ou de matières premières servant à la fabrication sur place de biens de luxe, pour l'essentiel.

Le pouvoir d'achat de la catégorie sociale à revenus élevés se dirige soit vers l'extérieur soit aux industriels locaux. Dans ce deuxième cas il y a animation de l'activité économique interne (10). Er Rîs constate (11) que les dépenses prodigues des Barmakes (12) étaient bénéfiques pour l'activité économique.

Il en est de même des distributions de monnaie que certains califes, gouverneurs et hauts dignitaires avaient l'habitude de faire à l'époque de l'apogée (13) tels que EL Mahdi, Haroun Er Rachid, El Mamoun (14).

Le fait que la cour fut l'axe central autour duquel tournait l'activité économique empêcha peut-être une exploitation intensive des ressources ou un progrès technologique déterminant.

Ceux qui bénéficiaient des dépenses excessives de la cour, étaient les secteurs bancaire et commercial qui connurent un haut degré d'épa-

(8) Voir texte en annexe notre traduction.

(9) Voir chapitre sur les structures sociales & chapitre sur l'agriculture.

(10) Voir texte d'Ibn Khaldoun en annexe.

(11) Dynastie de Vizirs sous certains califes abassides notamment Haroun Er Rachid.

(12) Voir Ir Rîs «le kharadj dans l'Etat musulaman...» P.377

(13) Mas'oudi T4 P.169.

(14) Ibn Athir T6 P.167

Le nombre de parasites vivant au dépend d'une aristocratie avide de flatteries et d'adulation, augmentait de plus en plus. Le rôle de ces courtisans (surtout des poètes) était, à part de procurer une certaine distraction aux «puissants de ce monde», de donner une image mystificatrice du milieu palatin. Il faut préciser que les califes les plus puissants s'entouraient beaucoup moins de ces flatteurs, (l'apogée de la poésie arabe est décalée dans le temps par rapport à l'apogée politique et économique) leurs dons concernaient beaucoup plus les milieux modestes.

nouissement (15). Mais ce ne sont pas des secteurs productifs.

Tant que le montant du Kharadj était important (16) et la thésaurisation faible, l'épanouissement de l'activité économique, résultant d'une demande importante de la part de l'aristocratie en produits industriels et surtout d'une concentration moins flagrante des revenus puisque, alors, les industriels et les commerçants étaient proportionnellement moins taxés que les agriculteurs, permit la constitution et le développement d'une certaine catégorie sociale intermédiaire, qui aurait pu être le moteur d'une nouvelle dynamique économique et sociale.

La diminution du kharadj va entraîner deux sortes de conséquences graves :

diminution de la demande provenant de l'élite sociale, un marasme économique général s'installe, aggravé d'une pénurie de numéraire et d'un désordre financier (17)

augmentation des impôts sur le commerce et l'industrie, ce qui va étouffer ces activités d'une part et faire baisser le pouvoir d'achat des couches laborieuses des villes, d'autre part.

La ville se vide de sa monnaie et les revenus baissent de plus en plus ce qui entraîne l'aggravation des troubles sociaux.

Cette période qui fut si brillante et si éclatante dans la civilisation musulmane se termine par une crise profonde au centre de l'empire (18). Nous allons étudier les causes de cette crise et ses manifestations, constater l'inefficacité des remèdes apportés à sa résorption, avant de tenter d'expliquer la nature structurelle de cette crise.

Les recettes fiscales commencent à baisser à partir de Mo'tasim. On dispose d'une liste récapitulative faite par Ali Ben Issa en 306 H (919-918) publiée avec les bons soins du Baron Von Kramer (19).

(15) On pourrait aboutir à une thèse inverse de celle de S. Amin, ce n'est pas le développement du commerce lointain qui serait à l'origine du surplus dans cette société mais au contraire, le surplus en provenance des autres secteurs (agricole notamment) qui engendrerait le développement commercial.

(16) Voir plus loin les causes de la baisse du kharadj.

(17) Eddouri « Histoire économique de l'Iraq » p. 226-227

(18) Si le centre de l'empire, (l'Iraq) connaît les signes précurseurs de la décadence dès le IV^e siècle, au contraire, les autres provinces en acquérant leur autonomie relative, vivent une période de prospérité et d'expansion économique, parce que le kharadj au lieu d'être envoyé à Bagdad est dépensé à l'intérieur de ces nouveaux centres et alimente une activité économique épanouie et un brillant éclat palatin. On peut citer par exemple :

— En Egypte : les Toulounides (867/905) (254/292) puis les Ikhchidides (935/969) (323/358).

— Khorasan : Tahirides (820-872) (265-259) restés fidèles aux Abbassides.

— Khorasan + Perse + Ahwaz + Transoxiane : (867.903) (254.290)

— Samanides : (874-999) (261-387) à Samarkand. Fergana.

(19) Que nous reproduisons en annexe d'après G.Zaïdan et Brocklman.

Le total des recettes s'élève à 14.501.904 Dinars, soit 232.032.000 Dirhams selon la parité 1.16 à cette époque (20), ces recettes se répartissant de la manière suivante (21).

L'Irak	1.547.734
Les Provinces Orientales	6.213.283
L'Egypte et la Syrie	4.746.492
Arménie & Azerbaïdjan	226.370
Domaines et Waqf	1.768.015

Plusieurs remarques s'imposent.

Le montant global des recettes inclut beaucoup d'articles qui ne figuraient pas dans les listes précédentes, ce qui signifie une extension du domaine fiscal. Après la diminution de l'impôt foncier on a essayé de compenser en imposant d'autres sources de revenus.

Ce montant inclut les impôts sur les navires qui étaient supprimés depuis El Watiq en 232, (22) les impôts sur les fleuves, les différentes taxes sur les souks, par exemple celle concernant les souks de bétail figure pour la somme de 16.975 Dinars, c'est-à-dire à peu près 272.000 DH (23), les Waqf des mosquées....

Une autre remarque très importante concerne les recettes en provenance d'Egypte et de Syrie. A l'époque de Moqtadir c'est à dire au moment où a été faite la liste de Ali Ben Issa, ces deux provinces étaient récupérées (pour 30 ans seulement) par l'autorité centrale. Entre 867 et 905 elles jouissaient d'une autonomie totale sous les Toulounides, entre 935 et 969 elles étaient également autonomes, sous les Ikhchidides, après elles furent conquises par les Fatimides.

Donc depuis pratiquement 869, les recettes fiscales de ces deux provinces échappaient au budget central, sauf pour les trente années d'entre deux règnes. Ces recettes représentaient le tiers du budget de Bagdad, il faudrait défalquer ce montant, soit 4.746.492 DN de la liste de Ali Ben Issa pour avoir une idée de la diminution des rentrées fiscales. D'ailleurs beaucoup d'autres provinces versaient des sommes beaucoup moins importantes qu'avant (24). Ou n'en versaient pas du tout.

Une autre remarque concerne les domaines de l'Etat et des gens de la cour. Ces terres étaient devenues tellement importantes qu'il a fallu créer

(20) Voir Brocklman «Histoire des peuples musulmans» en arabe p.233

(21) Idem.

(22) G.Zaidan T1 p.371 d'après Tabari

(23) Ce qui signifie augmentation des Mokous, voir Moqaddassi.

(24) Ex : le Sind dont la contribution fiscale était de 11.500.000 DH, n'envoyait que 1.000.000 DH par an d'après Ibn Athir T6 p. 149.

un diwan spécial pour les gérer. Dans certaines régions les revenus de ces domaines, dépassent celui des autres terres ; exemple : la région de Basra : le kharadj des domaines de la cour califale était de 267.520 Dinars, celui des autres terrains n'était que de 185.636 (25). Il en fut de même à Ahwaz (26). A partir de 317 H, on procéda à la vente de ces domaines (27) pour remédier aux crises financières, ce qui ne fit qu'aggraver le déficit, qui devint endémique, parce que les recettes en provenances de ces domaines représentaient la partie la plus stable et la plus importante des revenus de l'Etat.

La baisse des recettes fut également causée par la recrudescence des troubles politiques et sociaux qui entraînèrent la destruction de certaines installations hydrauliques, comme celles de la rivière Diali (28) par exemple, ce qui eut comme conséquence la baisse de la production agricole, assiette même du kharadj.

D'après Ibn Al Djawazi cette époque est fertile en inondations causées par le manque d'entretien du système d'irrigation (29).

A côté de la baisse des recettes, on assista à une augmentation des dépenses surtout celles concernant les militaires.

Depuis le calife Mu'tasim, on a constitué une armée régulière de mercenaires turcs. Ceux-ci affluèrent en très grand nombre vers l'Iraq (30). Ils eurent très vite conscience de leur force et en abusèrent. Le pouvoir politique passa des mains des Vizirs persans aux chefs militaires turcs (31), qui deviennent le pivot de tout pouvoir. Leur autorité s'appuie sur la violence l'oppression et la tyrannie. Une anarchie totale règne, les mercenaires étant à la disposition du plus offrant ; leur seul souci était d'accumuler des fortunes (32). Cette armée fut très exigeante et coûta cher à la communauté. D'après Tabari, le total des soldes des militaires fut estimé au double du kharadj du royaume (33). Cette armée coûtait d'autant plus cher qu'elle était souvent en campagne contre des révolutionnaires, tels que Babek, les Zindj, les Qarmaces (34)...

(25) Voir la liste de Ali Ben Issa.

(26) Ed Douri «l'histoire économique de l'Iraq» (p.38-39

(27) Idem.

(28) Es Souli «Akhbar Aradi...» p.105 voir également p.64.

(29) Ibn Al Djawazi T6 p. 315 - 316

(30) Ibn Athir T8 p.21.

(31) Idem T7 p.181.

(32) Ibn Athir T6 p.209.

(33) Tabari T3 p. 1785.

(34) Voir chapitre sur les mouvements sociaux la révolte de Babek coûta très cher aux califes qui envoyaient plus de 10.000 DH par jour de combats et 5.000 DH par jour de repos, et ce pendant 2 ans, en plus des soldes de l'armée et de l'intendance (voir Tabari T3 p.1232).

Pour plus de détail voir Hilal Es Sabi p. 15 et SS.

Le trésor central n'arrivait pas à faire face aux exigences de cette armée avide. Les soldats manifestèrent alors leur mécontentement en semant des troubles partout, en pillant les biens de la population dans les boutiques et même dans les maisons (35).

Pour faire face à ce déficit budgétaire endémique, on recourait à plusieurs méthodes aussi inefficaces qu'impopulaires.

L'aggravation de la charge fiscale sur «les boutiques et les souks» (36), sur les commerçants.

Les gouverneurs, les mouhtasib et autres fonctionnaires qui achetaient leur charge se faisaient rembourser largement par la population au moyen de la corruption, des augmentations fiscales sur les souks et les paysans, et n'hésitaient pas à usurper les terres et les biens des récalcitrants (38).

La deuxième méthode était «la confiscation». Celle-ci était devenue un moyen habituel de combler le déficit budgétaire à cette période. Elle touchait non seulement les bureaucrates civils et militaires (39) mais s'étendit progressivement aux commerçants (40) et au peuple. Les gouverneurs «confisquaient» les biens de la population ; ceux-là se font confisquer par les Vizirs qui eux le sont par les califes... Chacun confisquait les biens de celui qu'il pouvait atteindre sans grands risques. Ce système se généralisa à tel point qu'on constitua un Diwan spécial : «Le diwan des confiscations» (41).

On faisait crédit à ceux qui subissaient les confiscations, on leur accordait des possibilités et remboursement. On invoquait n'importe quel motif pour procéder aux confiscations (42).

Le montant de ces amendes s'éleva à 40 Millions de Dinars sous le calife El Moqtadir (295-320) (43).

En 913, le calife EL Moqtadir imposa une amende de 4 Millions de Dinars à un orfèvre (44). La mère de ce calife subit une amende de

(35) Voir Ibn Djawzi p.275 (année 323) T6 p.147-146 p.316 T6 p.318-331

Es Souli p.4 S. 61-64-71-76-85-88-98-100 & SS
192-200-201-206-210/211-223-234-244-244-254.

Voir Ibn Athir T8 p.178 : les soldats pillèrent la population de Bagdad de ce qui équivaut à 10.000.000 DH.

(36) (213) Voir EC Douiri «Histoire éco.de l'Iraq p.204

(37) (213B) Es Souli p. 98-235 C'était des amendes qu'on imposait aux gens aisés.

(38) (214) H. Es Sabi p. 92

(39) (215) Voir Es Souli p. 61-64-65-83-84-104-105-150

(40) (216) Es Souli p. 76-234-206

(41) (217) H. Es Sabi p. 306

(42) (218) H. Es Sabi p. 224.

(43) (219) J. Zaïdan p. 416.

(44) Brocklman p. 234

130.000 Dinars et 300.000 Dirhams (45). «les amendes variant entre 50.000 Dinars et 100.000 Dinars étaient assez courantes (46). Ceci fait régner une atmosphère d'insécurité. Pour échapper à ces confiscations certains placèrent leurs capitaux dans l'achat des terres.

Mais on commença à confisquer même les domaines agricoles (47), à tel point qu'on confisqua même ceux du calife El Mottaqi et de sa mère (48).

D'autres constituèrent leurs domaines en bien Waqf pour échapper à la confiscation ; c'est pourquoi on assista au développement de bien de «main-morte» à cette époque (49).

Un troisième moyen de combler le déficit financier consistait à dévaluer la monnaie (50). Ce fut une des causes de la hausse des prix qui sévissait à cette période (51).

Certains califes, comme Er Radi par exemple, faisaient fondre les ustensiles en or ou en argent pour faire face à la crise financière (52).

quatrième moyen : vente des «domaines sultaniens».

Cinquième moyen : emprunts auprès des gros commerçants et banquiers qui ne rendaient pas ce «service» de plein gré (53) parce qu'ils savaient qu'ils ne pouvaient pas se faire rembourser par un Etat en pleine crise.

Tous ces remèdes s'avéraient provisoires inefficaces parce que cette crise financière se doublait d'une crise économique et sociale profonde caractérisée par des disettes de plus en plus rapprochées dans le temps (54), une hausse des prix endémique (55), une crise commerciale, une fuite des populations (57), des révolutions et agitations sociales (58),

(45) Miskawaih T1 p.244

(46) Brocklman p.234. notre traduction.

(47) Es Souli p.64

(48) Voir Es Souli p.235

(49) Brocklmar p.234 et S.

Voir Ibn Al Djawzi p.193 : sur les ruses utilisées contre la confiscation.

(50) Es Souli p.71-231

(51) Voir Es Souli p.61-71-133-235-136

(52) Es Souli p. 100 et SS.

(53) Es Souli p. 76.

(54) Ibn Djawzi T6 p.331-319 Es Souli p.76 et S - 83

(55) Idem et Es Souli p.61-71-105-133-235

(56) Es Souli p.65-136-192-206-223-251

(57) Es Souli p.192-234

(58) Es Souli p.4 et S. 61-65-71-82-88-119/122-133-208-223. Ibn Djawazi T6 p.275-276-318

Es Sabi p. 358.

des troubles et des guerres (59), un manque total de sécurité (60). Cette crise s'étend et se généralise, touchant des villes jadis si populeuses et si prospères telles que Basra (60).

Cette crise économique et sociale profonde qui débuta avec le IV^e Siècle, se prolongea bien après malgré les efforts des nouveaux maîtres Buwâihides qui prirent le pouvoir à Bagdad à partir de la 3^e décennie du IV^e S (62).

Cette partie orientale de l'empire commence sa régression bien avant l'arrivée des Mongols et même des Seljoucides tant accusés d'être responsables de la décadence de la civilisation musulmane (63).

Comment expliquer cette crise, symptôme de changements structurels au centre de l'empire ? (64).

On pourrait avancer plusieurs causes se concentrant autour de 4 pivots :

1 — Diminution des recettes fiscales en provenance des différentes provinces du fait de la dislocation (65) de l'empire et en provenance de l'Iraq même à cause des révoltes sociales et des guerres (66).

2 — Développement des mouvements sociaux. Les sectes chiites prennent de plus en plus d'importance. Les guerres avec les Quarmates et les Zindjs, par exemple, furent très coûteuses pour la stabilité du royaume et eurent des répercussions économiques considérables. Ces guerres exigèrent une augmentation des dépenses à un moment où les recettes commençaient à baisser. L'entretien d'une armée de mercenaires s'avéra indispensable pour éviter une guerre civile, parce qu'il s'agissait au fond de différends entre Sunnites et Chiites, deux doctrines religieuses nettement opposées quant à la conception de l'institution califale, qui est en fait une question plutôt politique prenant une coloration religieuse.

Cette armée devait être constituée de mercenaires pour imposer une idéologie de plus en plus ébranlée par les progrès du chiisme.

3 — Détournement des routes commerciales du golfe persique vers la Mer Rouge par l'expansion des Fatimides. Mais c'est un facteur qui jouera

(59) Es Souli p.83-87-89-205-254 S.

(60) Es Souli 139-234 (Voleurs armés, bandits de grand chemin p. 192.).

(61) Idem.

Voir «Louzoumat» de Abou Ala' sur la tyrannie et l'arbitraire qui furent le lot du peuple.

(62) Voir II^e partie.

(63) Voir II^e partie.

(64) Il faut préciser que cette crise ne concerne pas tout le monde musulman puisque les autres régions telles que l'Egypte sous les Toulounides, Ikhchidides, Fatimides, l'Ifriqiya sous les Aghlabides les Fatimides, les Zirides connaissaient une période de prospérité économique générale.

(65) Voir tableau sur la chronologie des sécessions en annexe.

(66) Pour les révoltes et guerres voir chapitre mouvements sociaux.

plus tard puisque les Fatimides ne prennent le pouvoir en Egypte qu'à partir de la 2^{ème} moitié du IV^o Siècle (2^o moitié du X^o S J.C.).

4 — Un facteur peut-être plus important fut la diminution de la circulation monétaire, ceci pour plusieurs raisons :

Séparation des provinces occidentales de l'empire où sont concentrées les principales mines de métal jaune : ce qui entraîne une diminution de l'afflux d'or. «Le luxe excessif de la cour et le poids écrasant de la bureaucratie aboutirent au désordre financier et à la pénurie de numéraire, plus tard aggravée par le fait que certaines mines étaient épuisées ou occupées par les envahisseurs» (67).

Augmentation de la thésaurisation du fait de l'insécurité politique, économique et sociale. De peur des confiscations, les membres de la bureaucratie enterraient leurs fortunes (68).

Le centre de l'empire se vidait de sa monnaie parce que les militaires turcs envoyaient des sommes très importantes à leur pays d'origine (69). Les commerçants s'enfuyaient emportant avec eux leurs capitaux (70).

La responsabilité première a été attribuée par beaucoup d'auteurs à l'avènement des militaires turcs, à la restructuration du milieu aristocratique au profit des chefs militaires.

Pour les contemporains, l'introduction des Turcs par Mo'tasim est vue comme le début des malheurs puisque cette nouvelle armée fit vite d'accaparer le pouvoir politique militaire et économique.

Elle vidait le pays de ses ressources et n'hésitait pas à prendre les biens des habitants dans leurs propres maisons et des commerçants dans leurs propres boutiques.

C'est vrai qu'à partir de cette époque on entre inexorablement dans un mécanisme sans fin vers la régression et la décadence.

Mais la question de la décadence ne se pose pas encore de façon claire à cette époque bien qu'elle marque déjà un tournant et la fin de la période prestigieuse de Haroun Er Rachid et d'Al Mamoun, c'est la fin d'un système et le commencement d'un autre avec le changement de centre de gravité, et le multacentrisme.

M.Lombard établit pour «l'Europe barbare» une relation directe de cause à effet entre disponibilité monétaire et animation de la vie écono-

(67) Lewis «les Arabes dans l'histoire» p.88

(68) Ex. de Bajkam, chef militaire turc, des mères de certains califes...

(69) D'après Es Souli une caravane fut attaquée par des voleurs, elle transportait avec les marchandises 3 millions de Dinars appartenant aux Turcs qui l'envoyaient au Khorasan p.192 Ibn Athir T6.p.209-211

(70) Es Souli p.192-251.
Ibn Djawazi T6 p.331.

mique. C'est parce que l'Occident se vide de sa monnaie qu'il plonge dans la vie domaniale avec toute la régression économique que cela comporte. La thésaurisation ecclésiastique et la pénurie monétaire seraient responsables des ténèbres moyen âgeux.

On est tenté d'extrapoler cette thèse au monde musulman. Déjà Lombard inclut dans sa théorie des contrées telles que l'Égypte, la Syrie, l'Afrique du Nord, le monde sassanide, tout ce qui, par la suite constituera le monde de l'Islam. C'est l'avènement de l'Islam qui en innervant le monde de sa monnaie bienfaitrice, éveillera l'activité économique dans ces régions. La régression de l'économie musulmane et le retour à la terre qui s'accompagnent justement de pénurie en numéraire seraient-ils dus à ce vide monétaire ?

A notre avis le sens de la relation de cause à effet de M. Lombard mérite d'être revu. Ce n'est pas la pénurie de monnaie métallique qui est la cause du déclin mais c'est parce que le système porte en lui le germe de la décadence qu'il se vide de monnaie.

Le fait que l'empire musulman, dans sa partie centrale du moins, laisse sortir ses moyens de paiement est significatif en soi, significatif de la défaillance du système de production. Mais le système de production n'est pas indépendant de la structure sociale qui détermine le modèle de consommation ; et c'est parce que le système de production est défaillant qu'une pénurie monétaire a pu avoir une prise sur lui et avoir des conséquences catastrophiques.

L'élément dynamique de cette société est constitué par la consommation de l'aristocratie dont l'essentiel est satisfait par l'importation de produits de luxe, c'est là que réside la défaillance du système et sa vulnérabilité.

Si le système était suffisamment solide portant en lui-même ses propres forces propulsives et une dynamique interne vers le progrès, il aurait pu remédier à cette carence monétaire par une sorte de monnaie fiduciaire ou scripturale comme ont fait les pays européens puisque les germes de ces monnaies existaient déjà dans les techniques de transactions courantes dans le monde de l'Islam (Voir les Hawalas, les sakks, et les autres moyens de paiement et de transfert de capitaux).

Si l'économie musulmane n'avait pas besoin de monnaie, moyens de circulation des biens et de paiement elle avait besoin d'une contre-partie de ses importations. Elle se vide de sa monnaie parce qu'elle n'exporte pas suffisamment et si elle n'exporte pas suffisamment c'est parce qu'elle ne produit pas suffisamment pour répondre à une demande préexistante et si elle ne produit pas pour satisfaire cette demande c'est parce que cette demande est d'un type particulier ; c'est une demande de produits de luxe, qui par définition ne peuvent se généraliser.

La production industrielle est condamnée à être restreinte et le pouvoir d'achat concentré par les couches aristocratiques est condamné à se diriger vers les biens de luxe étranger, qui doivent être rares et chers c'est-à-dire non à la portée des bourses moyennes. Ed Dimashki nous donne l'exemple des turquoises qui furent abandonnées par l'aristocratie parce que certaines couches intermédiaires commençaient à les proter. C'est une des raisons pour laquelle le commerce lointain se développe. Il présuppose l'existence d'une aristocratie consommatrice de biens de luxe. Ce commerce trouve sa raison d'être dans la cherté et la rareté des produits sur lesquels il porte, caractères qui leur sont conférés surtout par l'éloignement et les risques que comporte leur importation.

Remarquons que l'Europe n'a pu entrer dans une phase de développement autodynamique des forces productives qu'à partir du moment où la structure de la consommation se modifia parce que la structure sociale se modifia. La haute navigation généralisa l'utilisation des biens de luxe. Elle contribua ainsi à briser l'ancien système. La révolution se produisit quand on commençait à ne plus s'intéresser à l'importation de produits rares mais à produire sur place les biens qui devront satisfaire une demande plus large. Ce ne furent pas les pays qui pratiquaient ce commerce des produits de l'Orient qui furent à la tête de la révolution industrielle.

Dans le monde arabo-musulman, le système ne trouva pas en lui-même ses forces propulsives parce que la structure sociale et la répartition des revenus déterminaient un modèle de consommation qui ne peut être satisfait par un processus productif autodynamique. La production de biens de luxe n'est pas un moteur de développement mais de blocage parce que tout en concentrant les moyens de production et les forces productives, elle ne peut être que restreinte.

Dans le système capitaliste on assiste à une généralisation progressive des biens qui font partie du panier de consommation des couches sociales à hauts revenus. Ce qui ne peut arriver dans les pays sous développés du fait de la répartition des revenus. Le changement dans la structure de consommation suppose une modification profonde dans la structure sociale et dans celle de la répartition des revenus. C'est à partir de là qu'on verra se développer un système de production répondant à ces nouvelles données.

Cela ne veut pas dire que le modèle de consommation soit l'élément dynamique de toute société. Le modèle de consommation reflète la structure sociale, la répartition des revenus, l'affectation du surplus et détermine la nature du système de production. Si dans le capitalisme actuel, le système de production façonne la structure de consommation, il ne peut le faire que dans le cadre d'une certaine répartition des revenus et d'une

(71) «Mahasin Et Tijara» p.16.

certaines affectations du surplus inhérentes au système et s'imposant aux capitalistes.

Dans le système capitaliste c'est la classe dominante qui prend d'une façon directe les décisions concernant la production; l'aristocratie musulmane, elle, influence la production, et l'importation par l'intermédiaire de sa demande, c'est dans ce sens que la consommation de cette catégorie sociale constitue l'élément dynamique.

Il se dégage de l'étude de la dynamique des forces productives et des rapports de production à l'époque classique, un fait important : c'est celui de l'importance de la consommation aristocratique, c'est-à-dire en fait, l'affectation non productive du surplus économique, dans la structure et l'évolution des forces productives.

On a vu que la cour était le pivot de la vie économique puisque c'est elle qui disposait du surplus économique. Vienne à tarir la source de ce surplus jusqu'alors essentiellement d'origine agricole des différentes provinces de l'empire, et le système s'ébranle. Toute la vie économique tournait autour de cette aristocratie consommatrice de produits de luxe, produits dont la reproduction n'est pas généralisable et dont le cycle de production n'est pas renouvelable, et ce n'est pas en produisant essentiellement et indéfiniment des biens de luxe qu'on peut développer les forces productives et révolutionner les techniques et les procédés de production. La recherche dans le domaine des inventions techniques était fort peu développée. Les exemples qu'on a rencontrés concernaient surtout les parfums, l'alchimie pour essayer de produire artificiellement les métaux précieux ; donc toujours en rapport avec la consommation de luxe, les métaux précieux étant la meilleure façon d'obtenir, par l'importation, ce genre de biens. A quoi bon faire des recherches dans d'autres domaines industriels puisque l'exploitation de l'innovation technologique ne serait pas rentable puisque l'étendue de la production ne serait pas suffisante faute de débouchés ?

La crise sociale permanente s'explique largement par le caractère parasitaire de toute une population urbaine et par l'excès d'exploitation de la population rurale. On peut se demander si cela ne résulterait pas directement de la stagnation des techniques et du relativement faible développement des forces productives.

En effet nous avons vu qu'un gigantisme urbain était constitué et que l'industrie malgré son épanouissement restait tributaire de la consommation aristocratique et qu'elle resta de ce fait une industrie de luxe et non une industrie de masse, elle n'absorba que partiellement une main d'œuvre urbaine abondante ; une couche citadine parasitaire se constitua, vivant des «miettes» et de la «générosité» de la caste des riches par une espèce de «clientélisme». La condition de cette couche sociale était économique-

ment instable. Cela créa une situation de malaise et de désarroi propice aux manifestations aux révoltes et aux troubles. Ce malaise social s'accompagna d'une incertitude du point de vue idéologique et doctrinal, attesté par la multiplicité des sectes.

Ce qui reste quand même malaisé à saisir c'est la coïncidence d'une période de troubles et de révoltes, de problèmes politiques pratiquement insurmontables, de crise financière endémique d'un côté et d'un essor commercial sans précédent de l'autre côté, en ce début du X^e s. On pourrait avancer l'explication suivante : l'empire reposait sur le surplus agricole collecté dans plusieurs provinces, chacune jouant un rôle plus ou moins stratégique (la perte du Maghreb n'est pas aussi catastrophique pour les finances de l'empire que celle de l'Egypte par exemple). A notre avis, cette période de crise marque un tournant très important dans la structure financière de l'Etat musulman : diminution de l'importance relative du surplus agricole au profit du surplus commercial. L'empire commence à se disloquer et les recettes commencent à diminuer, cela devrait entraîner normalement une restructuration du groupe au pouvoir, une diminution de l'aristocratie terrienne et une montée des couches marchandes mais ce qui s'est produit, c'est une militarisation du groupe au pouvoir. Les chefs de l'armée se sont appropriés le moyen de production et d'exploitation fondamental, la terre, par la force et en essayant de récupérer les provinces perdues. C'est ce qui arrivera également avec les tentatives bouwaïhides et seldjoucides qui furent avant tout les tentatives de reconquêtes, de reconstruction d'un empire désagrégé.

Avec les armées nouvelles et d'origine extérieure on essayait de reconquérir la terre et ses travailleurs en gardant les mêmes structures d'exploitation. Les marchands émigrent vers l'Egypte et la Syrie ou bien se laissent étouffer par les nouveaux maîtres militaires de Bagdad.